Alfred Garneau

POÉSIES

Frederick Arthur Verner (1836-1928), sans titre, sans date.

Alfred Garneau (1836-1904), photo : BANQ.

Avertissement

Alfred Garneau – né à la Canardière, près Québec, en 1836, mort à Montréal, en 1904 – avait laissé, parmi ses papiers et manuscrits, un certain nombre de pièces de vers. Nous en avons fait un choix que nous offrons aujourd'hui au lecteur.

Par un temps de matérialisme effréné, dans ce pays neuf, en plein labeur d'exploitation, en pleine fièvre industrielle et commerciale, où les forces individuelles et les plus nobles ambitions sont courbées sous les tâches lucratives, dans ce pays commençant, s'ouvrant à peine aux courants intellectuels, une telle publication semblera peut-être téméraire ou frivole. Nous osons, pourtant, faire appel à ceux qui ont la piété des choses littéraires, des choses idéales, de ce que Sainte-Beuve appelait « l'art des arts, la poésie. »

Ces poésies éparses, nées de la fantaisie ou du rêve, reflets de visions pâles ou de clairs paysages, évocations de souvenirs chers et de pures émotions, échos des voix qui, aux heures grises, pleurent en nous, confidences d'une âme mélancolique, ivre avant tout de sérénité, de quiétude, de joie silencieuse, capable, à l'occasion, d'élans patriotiques, ces poésies, croyons-nous, feront connaître l'homme d'imagination et de sensibilité que fut Alfred Garneau.

Quelques-unes avaient déjà paru, dans le *Foyer Canadien* et la *Revue Canadienne* : « Premières pages de la vie », en 1857, « À mes amis », en 1864, « Le bon pauvre », en 1866 ; « Bluette » et « À ma sœur », en 1867. D'autres furent publiées dans les journaux de l'époque, à Québec : « Aimer » et « La jeune baigneuse », en 1863. Elles datent de la jeunesse du poète. Les autres pièces sont inédites. Elles furent composées à divers, et, souvent, de longs intervalles. La plupart, les onze sonnets et « À Wright's Grove », notamment, sont d'une période encore proche de nous.

La vocation poétique s'était éveillée, chez Alfred Garneau, de très bonne heure. À dix ans, il griffonnait déjà des vers sur ses cahiers de classes. Il avait quatorze ans quand sa première pièce fut insérée dans un journal de Québec, à la demande d'Octave Crémazie. Il en avait dix-sept à peine lorsque parut « À elle », qui débute ainsi :

« Toi qui portes au front la blancheur de ton âme. »

Ses prédilections allaient aux poètes. La poésie était sa passion dominante et comme sa pente naturelle. Ses habitudes d'esprit, ses façons de sentir, les mots qui lui venaient instinctivement aux lèvres avaient nous ne savons quelles teintes, quels frissons, quels mirages de poésie. Lui-même disait : « Je pense en images. » Aussi bien la lecture des beaux vers, des Nuits de son barde préféré, par exemple, lui mettait aux yeux, tour à tour, des éclairs et des larmes…

On imagine sa tristesse lorsqu'il dut s'enfermer en des travaux arides et renoncer pour longtemps à ses chères Muses. Malgré tout, la flamme divine continuait de brûler au fond de lui. De fois à autre, il se reprit à assembler quelques strophes et à ciseler des vers. Mais, en vérité, ce fut, combien rarement ! en des loisirs interrompus, sous l'obsession irrésistible d'une pensée puissante ou d'un sujet troublant. Par suite, les quarante-cinq pièces qu'on va lire couvrent un espace de cinquante années.

Alfred Garneau, qu'une modestie excessive enveloppait et dérobait au public, n'aurait eu garde, de son vivant, de faire paraître le moindre volume. Sur les instances de ses amis, nous avons cru devoir rompre le silence autour de sa tombe et de son nom.

Puissent ses poésies, en attendant ses ouvrages en prose, fidèlement traduire et mettre en lumière – c'était son seul orgueil – le culte passionné, l'amour vraiment filial, aussi intense que chez son père, l'historien, qu'il voua, jusqu'à son dernier jour, à la langue et aux lettres françaises.

Hector Garneau
octobre 1906

POÉSIES D'ALFRED GARNEAU

À mes amis

Sans éveiller d'écho sonore
J'ai haussé ma voix faible encore.
Victor Hugo
Le dernier chant

Parce que mes mains enfantines
Jadis, imprudentes encor,
En touchant aux cordes divines
Ont fait ouïr un vague accord.

Amis, avec un doux sourire,
Vous dites : « Crains notre courroux,
« Si déjà tu suspends ta lyre ;

« Garde-la, mais chante pour nous. »

Non, non, qu’elle reste muette
Je briserais ce luth sacré.
Si j’ai dit que j’étais poète,
Muse, tu m’avais enivré !

Ah ! chanter, chanter… Dieu que n’ai-je
L’ivresse du cygne un moment ;
Il chante, et tout son corps de neige
Résonne sur l’eau doucement.

Ou que n’ai-je, don plus céleste,
L’aile et la voix du rossignol,
Je suivrais au vallon agreste
Vos pas en chantant dans mon vol.

Oui, – barde ailé de la nature –
La nuit, dans le calme des bois
Tout pénétrés de lune pure,
Je voudrais élever la voix.

Tantôt molle, enchantant l’oreille
Comme une flûte de métal,
Ou tantôt bruyante et pareille
À des flots roulants de cristal.

Elle flotterait sur la plaine
Et les ondes et les coteaux,
Mêlée à la nocturne haleine
Des feuilles vertes et des eaux.

Et votre groupe errant dans l’ombre
Dirait : « Avançons, avançons
« Sans bruit sous le bocage sombre.
« Ah ! quelle âme exhale ces sons ! »

Soudain, chassant la branche inerte
Sous ses pieds, et gonflant son col

En se dressant, l’aile entr’ouverte,
Comme pour reprendre son vol,

Le noble oiseau, hors de lui-même,
Poussant jusqu’aux cieux allumés
Sa voix, chanterait ce qu’il aime :
Mes amis, ce que vous aimez.

Toi, d’abord, ô mer de feuillages,
Mer glauque aux fraîches profondeurs,
Forêt, forêt que les orages
Jettent dans de blanches fureurs.

Comme il fait beau sous tes grands arbres
Quand l’été brûle les halliers ;
Tes bouleaux, aux longs fûts de marbre,
À l’aube ont l’odeur des rosiers.

Puis le lac, que rasent folâtres
Mille oiseaux, légers tourbillons ;
Le lac, vaste urne aux bords bleuâtres
Tout semés d’incrustations ;

Le lac peint de mirages calmes,
Que l’on va voir le long des eaux,
Le soir, en écartant les palmes
Des fougères, – ou les roseaux.

La cascade croulante écume
Que voile une pâle vapeur.
Un rayon luit, elle s’allume.
Quel prisme égale sa splendeur ?

Et les fleurs sans nombre : les unes
Rougissant l’herbe des vallons ;
D’autres jonchant les mares brunes,
Ou les ruisseaux, de blancs flocons ;

Celles dont le feu des étoiles,

La rosée, un souffle moelleux,
Peuvent la nuit ouvrir les voiles,
Pleins alors d’un parfum mielleux.

Et la fleur que j’ai rencontrée
Dans nos monts : beau lotus changeant,
Clos, c’est une boule dorée,
Ouvert, une rose d’argent…

Ainsi, souverain virtuose,
Enivrant l’âme de chacun
De quelque merveilleuse chose :
Forme, son, couleur ou parfum.

De la nature gracieuse
Célébrant par un chant nouveau
La théorie harmonieuse,
Je vous dirais l’hymne du Beau.

Mais, pardon, pardon, ce vain rêve,
Amis, m’a fait tout oublier.
Comme une hirondelle de grève,
Ma pensée est prompte à jouer.

Ah ! pourquoi dans mes doigts la lyre
Est-elle sans vibration ?
Et ma lèvre, où le souffle expire,
Pourquoi ne rend-elle aucun son ?

Pourquoi sur sa rive infinie
La mer, qui pourtant sent frémir
En elle une étrange harmonie,
Ne sait-elle encor que gémir ?

Pourquoi l’enfant qui balbutie
Vers l’archet d’or tend-il les bras ?
Sa langue à peine se délie,
Il gazouille, il ne chante pas ;

Seigneur – puisque mon âme est telle –
Si quelque luth vient à vibrer,
Pourquoi se passionne-t-elle ?
Et le chant me fait-il pleurer ?

En vain je brise à ma pensée
Les ailes, sitôt que le vent
Soupire, la pauvre blessée
Volète et crie en s’élevant.

Elle fuit alors loin de terre,
Triste, de soleils en soleils,
Et baigne sa blessure amère
À tous ces océans vermeils.

La fière hirondelle qui pose
Son nid aux murs de nos maisons,
Est comme elle, souvent elle ose
Courir aussi dans les rayons.

On s’écrie : « Ô la voyageuse !
Et l’on aime à la regarder
Fendre l’air d’une aile joyeuse,
Lui demande-t-on de chanter ?

Amis, je suis cette hirondelle
Qui s’est attachée à vos toits :
Voyez, je voltige, j’ai l’aile ;
Mais, hélas je n’ai pas la voix.

Sonnets

I

Mon insomnie a vu naître les clartés grises

Mon insomnie a vu naître les clartés grises.
Le vent contre ma vitre, où cette aurore luit,
Souffle les flèches d'eau d'un orage qui fuit.
Un glas encore sanglote aux lointaines églises…

La nue est envolée, et le vent, et le bruit.
L'astre commence à poindre, et ce sont des surprises
De rayons ; les moineaux alignés sur les frises,
Descendent dans la rue où flotte un peu de nuit…

Ils se sont tus, les glas qui jetaient tout à l'heure
Le grand pleur de l'airain jusque sur ma demeure.
Ô soleil, maintenant tu ris au trépassé !

Soudain, ma pensée entre aux dormants cimetières,
Et j'ai la vision, douce à mon cœur lassé,
De leurs gîtes fleuris aux croix hospitalières…

II

Est-il une âme triste et lasse de la vie

Est-il une âme triste et lasse de la vie,
– Ô les soucis trop lourds à notre humanité –
Qui ne se sente pas pour un moment ravie
Par cette nuit si belle en sa sérénité !

À perte de regard je suis avec envie
Un grand oiseau montant dans l'espace enchanté
Devers la blanche voie, et par tant d'yeux suivie.
Qui traverse le ciel de sa pâle clarté…

Pour cette heure d'oubli, douce comme une trêve,
Pour cet apaisement de l'âme qui se lève
Comme l'oiseau muet attiré dans l'azur ;

Pour cette nuit brillante au triple diadème,
Dont chaque étoile semble un diamant plus pur,
Ô Dieu bon, je vous aime.

III

Poète fol

C’est, par les airs, un entassement sombre
De nuages. Horrible mont !
L’étang joncheux, miroir d’un val profond,
S’est éteint dans un reflet d’ombre.

Comme vite au jour pâle vont,
Là-haut, ces vols d’ailes noires sans nombre !
Un éclair heurte une nuée, et sombre !
Et tout le ciel en eau se fond...

Mais le poète a doux martel en tête.
Ses yeux rêveurs ne voient pas la tempête
Ruisseler aux sentiers couverts,

Ni les vents tordre en un chaos les branches.
Enveloppé de foudre aux flammes blanches,
Il cisèle, impassible, un vers.

IV

Nominingue

(Grand lac Nominingue, province de Québec)

C’est, en forêt, un lac où règne un grand silence.
Vingt monts aux noirs sommets soutiennent son
bassin ; Une île çà et là – tel un pâle dessin –
S’estompe à peine, au ras du flot qui se balance.

Des grèves sans roseaux ; au loin l'admirable anse
Où s'éveille le jour comme sur un beau sein ;
Puis des bois s'accrochant aux rochers, sombre essaim ;
Puis d'autres en haut, droits comme des fûts de lance.

Il n'est que ce tableau. Mais quelquefois, pourtant,
Ces bords, partout muets, s'animent un instant :
Un cerf paraît, qui nage en renversant sa tête.

Il brame avec douceur dans les clartés du soir.
On dirait un tremblant cantique de la bête.
Aux êtres sans raison Dieu se laisse-t-il voir ?

V

Devant la grille du cimetière

La tristesse des lieux sourit, l'heure est exquise.
Le couchant s'est chargé des dernières couleurs,
Et devant les tombeaux, que l'ombre idéalise,
Un grand souffle mourant soulève encor les fleurs.

Salut, vallon sacré, notre terre promise !...
Les chemins sous les ifs, que peuplent les pâleurs
Des marbres, sont muets ; dans le fond, une église
Dresse son dôme sombre au milieu des rougeurs.

La lumière au-dessus plane longtemps vermeille...
Sa bêche sur l'épaule, entre les arbres noirs,
Le fossoyeur repasse, il voit la croix qui veille.

Et de loin, comme il fait sans doute tous les soirs,
Cet homme la salue avec un geste immense...
Un chant très doux d'oiseau vole dans le silence.

VI

Au père Gohiet, à Bethatamits

J’aime le lieu lointain dont tu chantes – en prose –
Toute la poésie avec ravissement.
M’aurais-tu montré là, dans un mirage rose,
Un coin du paradis… d’avant le châtiment ?

J’aime son bois obscur, qui n’a rien de morose,
Et ses secrètes eaux au frais ruissellement,
Où parfois le baiser d’une étoile se pose…
Ô leurs chastes amours ! ô mystère charmant !…

Mais j’aime plus encore, ami, le fleuve immense
Devant toi déroulant une magnificence
De flots bleus, qui n’est point comparable ici-bas ;

Et les yeux éblouis, je fais ému ce rêve :
Que j’admire, en marchant près de toi sur la grève,
S’éteindre en un tel lit le jour au beau trépas.

VII

Vent du ciel

Pâle, elle cria : « Jean ! » du seuil de la chaumière.
Lui chantait dans les ors lourds des épis penchants.
Midi de son haleine assoupissait les champs ;
Un nuage, au lointain, montait dans la lumière, –

Un grand nuage trouble aux murmures méchants…
Jean le Vieux entend-il sa femme, la fermière ?
« Ah, Jean ! » – Les sombres feux qu’elle a vus la première
Frappent ses yeux enfin, il a cessé les chants.

La faucille à son poing tombe, car la nuée
Accourt – enfer de flamme à peine atténuée…

– « Est-ce, Dieu, la ruine ? ô Père, épargnez-nous ! »

Et le vent se déchaîne en fureur, et la grêle
Fouette et vanne les blés autour de l'homme frêle,
Tombé sur ses genoux.

VIII

Le nid

L'Astre pour vous fêter fait son coucher plus long,
Ô doux faiseurs de nids qu'octobre mit en fuite ;
De nouveau vous prenez terre dans ce vallon
Où votre gai retour sur les toits s'ébruite.

Hélas ! une de vos logettes est détruite ;
Elle tomba du mur au temps de l'aquilon.
Quel jeune amour l'avait avec l'aile construite
Si frêle, si légère, au bord du vieux moellon ?...

Une enfant aux grands yeux que la lumière azure
S'appuie à la fenêtre en la pauvre masure ;
Mourante, à votre joie elle sourit encor.

Rebâtissez le nid que son regard demande ;
Son pâle doigt vers vous laisse, dernière offrande,
Dans les feux vifs du soir monter un cheveu d'or.

IX

Le 24 avril

À mon ami le R. P. Gohiet

Aux confins d'un hameau tranquille du bas Maine,
Sous le long toit paillé de riches paysans,

Naissait, à même jour, voici trente-trois ans,
Un garçon dru de corps, qui crie et se démène.

Alors l’aïeul, un « vieux » de la guerre des Chouans,
Se découvre, et content de ce fils qu’on amène,
Dit : « Quel souffle ! » en baisant le doux énergumène...
« C’est un futur prêcheur que nous avons céans !... »

La Terre aux genêts d’or est la terre aux prophètes.
Grand père, les discours qu’en riant vous leur faites,
Pour votre gloire à tous, se réaliseront ;

Et l’enfantine voix dont l’éclat vous enchante,
Un jour, s’élèvera, hardie et triomphante,
Dans les temples sacrés, comme un cri de clairon !

X

Deux croquis

I

Je cherchais, à l’aurore, une fleur peu connue,
Pâle fille des bois et de secrets ruisseaux,
Des sources de cristal aux murmurantes eaux
Enchaînèrent mes pas et surprirent ma vue.

Ô fraîche cascatelle ! En légers écheveaux,
Son onde s’effilait, blanche, à la roche nue,
Puis, sous un rayon d’or un moment retenue,
Elle riait au ciel entre ses bruns roseaux !

Et comme j’inclinais quelques tiges mutines,
Sans bruit, l’oreille ouverte aux rumeurs argentines,
Pareilles aux soupirs d’un luth mystérieux.

Soudain, glissant vers moi sur son aile inquiète
À travers les rameaux, doux et penchant sa tête,

Un rossignol vint boire au flot harmonieux.

II

Le rêveur, comme moi sous la forêt profonde,
Marche seul dans la foule en l'ouvrant de la main.
Que cherche-t-il dans l'ombre éparse en son chemin ?
Est-ce un rêve inconnu, fleur solitaire et blonde ?

Une autre illusion plus douce au cœur humain ?
Est-ce un baume nouveau dont le parfum l'inonde ?
Ce vulnéraire sûr, cet idéal qu'au monde
Les âmes vont cherchant, hélas ! toujours en vain ?

Vous êtes ce rêveur à la tête naïve,
Maître... Mais tout chant pur ou toute voix plaintive
Captive votre cœur et ramène vos pas...

Et toi, comme l'oiseau de la source cachée,
T'enivres-tu dans l'ombre à quelque âme épanchée,
Ô barde, ô mon ami, que tu ne chantes pas ?

Premières pages de la vie

Réponse à une lettre de mon ami Eugène Taché

Prends ces vers en retour de ta fraîche missive :
Ce sont petites fleurs qu'en secret je cultive,
Et qui n'ont, je le sais, ni parfum, ni couleurs ;
Mais novembre jamais fut-il propice aux fleurs ?

I

Ce soir, pensif et seul, j'écoutais près de l'âtre
Le rire pétillant d'une flamme folâtre ;
Je disais en penchant mon front pâle d'ennui :
« Toute chose en ce monde a besoin d'un appui :

« Le pétrel bleu s’attache à l’algue qui surnage ;
« La vigne qui fléchit se suspend au treillage,
« Et la nuée en feu, noir groupe de démons,
« Va s’abattre en tonnant sur la pointe des monts.
« Je voudrais reposer aussi mon front qui penche ;
« Oui, j’ai besoin d’une âme où la mienne s’épanche,
« D’une âme de mon âge, à l’instinct noble et bon. »
Et mes lèvres soudain ont prononcé ton nom.

Je t’appelais ; ma mère ouvrit ma porte close ;
Riante, elle agitait, au bout de son doigt rose,
Un petit carreau blanc de timbres constellé :
Ma main pour le saisir aussitôt a volé,
Comme un enfant après la vive luciole.
Adieu, mon spleen anglais ! Le noir vautour s’envole.
Penché sur l’âtre même à la fauve clarté,
J’ai dévoré ta lettre avec avidité.
Ma muse, en la lisant par sa grâce inspirée,
A relevé son voile ; et la joue empourprée,
D’une voix qui d’abord tremble un peu de frayeur,
C’est elle qui me dit ces vers en ton honneur.
Tel l’oiseau, s’il est seul, cherche l’ombre, sans joie ;
Mais au fond de l’azur qu’une aile se déploie,
On le voit à l’instant, aussi prompt que l’éclair,
S’élancer en chantant sur les vagues de l’air.

II

Tu m’écris : « Que fait donc l’amitié dans ton âme ?
« Les vents légers d’automne ont-ils tué sa flamme,
« Que tu ne songes plus, oublieux citadin,
« À celui qui va seul dans un âpre chemin ?
« Faudra-t-il que je dise, ô la pensée impie !
« Que mon ami d’enfance, âme éprouvée, oublie
« Ainsi qu’une aube d’or notre printemps vermeil ! »
– Cher Eugène, ah ! causons de ces jours de soleil,
Où, plus bruyants cent fois qu’un essaim qui s’envole,

Nous renversions nos bancs en sortant de l’école.

Nous n’avions pas encor vu quatorze moissons,
Nous refusions déjà d’apprendre les leçons.
« Est-ce là, disions-nous, l’œuvre de jeunes hommes ?
« Mais le monde jamais ne saura que nous sommes.
« Non, non, c’est au grand jour qu’il nous faut travailler.
« Quand l’oiseau dans sa cage apprit-il à voler ?
« Et la gloire, où luit-elle ? Est-ce à l’école sombre ?
« La gloire est une fleur qui ne croît point à l’ombre :
« Elle aime les hauts lieux, colonnes, piédestaux,
« Et quelquefois, dit-on, le sommet des tombeaux.
« Il faut, pour la cueillir, s’élever dès l’aurore,
« Aux yeux du monde, au bruit de sa clameur sonore ;
« Car la gloire est coquette, et cette étrange fleur
« Veut qu’on la cueille au bruit d’un murmure flatteur.
« Assez, amis, assez de maîtres, âmes dures,
« Et de bancs enrichis par nous de ciselures ;
« Assez de noirs bouquins, grimoires incompris.
« On ne recueille pas grande gloire à ce prix.
« La gloire est dans la lutte avec la vie amère :
« Allons gagner le pain de notre bonne mère. »

Et nous partions, le bras sur l’épaule, en chantant ;
Mais bientôt un vent frais, un frelon bourdonnant,
Une feuille entraînée au tournant d’une source,
Soufflait sur notre ardeur, suspendait notre course ;
Et quand le jour nouveau ramenait le matin,
Nous reprenions sans bruit l’affreux livre latin.

Mais une fois venue le mois bleu des vacances,
C’étaient des ris, des chants, de fantastiques danses ;
On passait la nuit blanche à faire des projets.

Qui n’a vu voltiger des troupes d’oiselets ?
Comme elles en chantant et rapide comme elles,
Tout l’essaim s’envolait aux maisons paternelles.
Quel plaisir de jouer alors sur le gazon,
De pêcher dans l’étang, d’aider à la moisson,
De poursuivre un oiseau qui fuit le long des haies,
De cueillir à genoux au bois de rouges baies,

De ramener au pré le cheval écumant,
Et le soir, quand le bleu s’assombrit doucement,
De suivre du regard, à l’ombre du village,
Un char retentissant fuyant dans un nuage.

Ô mes frais souvenirs, vous me rendez joyeux !

Surtout je me souviens de ce mois où tous deux,
À travers les grands blés pressant nos pas agiles,
Courbés, inaperçus sous les épis mobiles,
À l’heure où les oiseaux s’enfoncent dans le mur,
Nous volions détacher la nef au lac d’azur.
Nous n’étions pas de ceux qui rasent le rivage,
Tremblants comme une femme à l’aspect d’un nuage :
– Enfants ! – Soit ; il fallait nous voir, au sein des flots,
Gouverner aussi droit que de vieux matelots.
Jouets d’un souffle d’air, d’une voix argentine,
Nous chantions, enivrés par la brise marine ;
Entre chaque refrain, c’était de longs propos
Sur les verts alentours et la grotte aux échos,
Et sur le couchant d’or qui dans l’eau se reflète ;
Car nous étions déjà, toi peintre, moi poète…

La barque cependant, sur un lac sans rocher,
Au milieu des glaïeuls échouait sans danger.

Folle gageure

L’aurore
Colore
D’un fin
Carmin

Les nues
Menues…
Que l’air
Est clair !

Ni brume
Qui fume,
Ni vent
Levant
À pleine
Haleine
Les bruns
Embruns.

Limpide,
Sans ride,
L’eau luit
Qui fuit
Très floue,
Et joue
Au pur
Azur.

La baie
S’égaie
Sous les
Reflets
D’aurore
Encore
Lilas
Là-bas.

Une île
Effile
Sur leur
Pâleur
Sa grève
De rêve

Aux beaux
Roseaux.

Mon âme
Réclame,
Ô cher
Et fier
Corps
Mièvre,
Ta lèvre
Au pli
Pâli.

Ta lèvre
Sans fièvre
Sourit
Et dit :
« Ces hommes !
Nous sommes
Bien vieux
Nous deux »…

Qu'importe !
Je porte
Vingt ans.
Le temps,
Mignonne,
Redonne
Vigueur
Au cœur.

L'on s'aime
Mieux même.
Hiver
M'est cher,
Et bise
Attise
Des feux

Heureux.

Toi, vive,
Captive
Son pas
Plus las !
Fais douces
Tes mousses,
Aux lourds
Velours !

Les branches
Sont blanches
De fleurs
En pleurs.
J'ai l'âme
En flamme.
C'est jour
D'amour.

Le porte-drapeau

(Pendant l'invasion des Féniens.)

I

Le jour paraît, bats la diane,
Tambour, trois roulements d'éclat !
Avec la horde féniane
Nous allons avoir un combat.
Toi qui chantais : vive la guerre !
Mon petit tambour, as-tu peur ?
– Peur ? vous ne me connaissez guère ;
Que l'on m'envoie en éclaireur !...
Héros de Châteauguay, héros de Carillon,
Voyez comment vos fils chassent l'invasion !...

II

Un aigle a fui de ce roc sombre.
Alerte ! on monte le coteau.
Ah ! les ennemis vont en nombre,
Je vais déployer le drapeau...
À la brise qui te balance,
Mon enseigne, rouvre tes plis.
À Châteauguay sur l’abatis,
Une balle a brisé ta lance.

Héros de Châteauguay, héros de Carillon,
Voyez comment vos fils chassent l’invasion !...

III

À cette hampe la victoire
Suspendra des lauriers nouveaux...
Et moi, je me couvre de gloire
En me drapant dans ces lambeaux.
Dieu ! la fusillade flamboie !...
Allons, noble bannière, allons !
J’entends crépiter les grêlons,
Les balles qui percent la soie.

Héros de Châteauguay, héros de Carillon,
Voyez comment vos fils chassent l’invasion !...

IV

Qu’on mette au vent les baïonnettes !
Et chargeons ces vils maraudeurs !
Déjà leurs bandes inquiètes
Poussent de plus faibles clameurs.
Ne tirez pas, abordons vite,
Car les brigands vont lâcher pié...
Au chef ! au chef ! il prend la fuite

Par les ravins, le dos plié...

Héros de Châteauguay, héros de Carillon,
Voyez comment vos fils chassent l'invasion !...

V

Tambour, mon ami, sonne ferme !...
Mais ne me cache pas, coquin !
La poursuite touche à son terme...
Ils en ont sur le casaquin !...
Traîtres, la lutte est inutile,
Vous êtes vaincus, rendez-vous,
Ou bien nous vous assommons tous !...
Jetez là vos armes en pile !...

Héros de Châteauguay, héros de Carillon,
Voyez comment vos fils chassent l'invasion !...

VI

Victoire !... des hommes perfides
Voulaient envahir nos foyers ;
Le ciel punit les fratricides,
Nous avons fait cent prisonniers !...
Victoire !... nos jeunes milices
Ont eu le baptême du feu...
L'enseigne est trouée au milieu,
Pour moi, j'aurai deux cicatrices !...

Héros de Châteauguay, héros de Carillon,
Voyez comment vos fils chassent l'invasion !...

Aimer

À mademoiselle Augustine P...

Écoute. Afin que toute chose
Pour l'homme ait du charme ici-bas,
Dieu donne à nos vallons la rose,
À l'aube des rayons lilas.

Dieu fait d'aimer une loi même :
Dans l'ombre du cœur c'est écrit.
Ainsi que l'on boit l'air on aime,
On aime ainsi que l'on sourit.

Le papillon à l'asphodèle,
Sais-tu ce qu'il dit ? – Aimons-nous !...
Et la blanche fleur sur son aile
Répand son parfum le plus doux.

Ouvre donc la cage à ton âme.
Aime : l'amour, c'est du bonheur.
Prête l'oreille aux mots de flamme
Qui font les surprises du cœur.

La montagne a le chant des pâtres,
L'océan vert, les goélands,
La grève, les galets bleuâtres,
Et cette vie a son printemps !

Ô soleils d'or ! jeunesse pure !
Comme alors les sentiers sont verts !
Les heures que cet âge azure
Ont le chant léger des flots clairs.

Mais les heures sont fugitives.
Où sont-elles ? dit-on un jour.
Or la saison des aubes vives
Est aussi celle de l'amour.

Aime, pour qu'au bal qui flamboie,
Dans nos veilles sous le treillis,
On se dise : Comme la joie
Donne du charme à son souris !

Mais il est des hommes étranges
Qui font parfois cesser les jeux.
Garde-toi de ces mauvais anges,
Esprits sombres, cœurs envieux.
ç
Vois-tu, de cette fleur brisée
Pour toi dans l'herbe ce matin,
S'il tombait des pleurs de rosée,
Ils diraient : voilà ton destin !

Enfant, de ces esprits moroses
N'écoute jamais les discours...
Pour moi, j'environne de roses
La coupe belle de tes jours.

Octobre

Ah ! l'air de deuil que tout respire !...
C'est le mois des dernières fleurs
Où le rayon, ce beau sourire,
Toujours s'éteint mouillé de pleurs ;

Où les vagues sont plus profondes,
Où l'ombre est pleine de frimas,
Où les aubes sont inféconde s,
Où le ciel frissonne de glas.

L'Astre comme vide de flammes,
Naît et déjà tombe des cieux.
La tristesse envahit les âmes ;
Les fronts jeunes sont soucieux.

Le nocher à la chanson lente,
En jetant de ses bras lassés
L'ancre sous la proue oscillante,

S’inquiète des flots glacés.

Les gais bûcherons dont sans cesse
Sonne le fer, couvrent les voix :
Ah ! disent-ils, quelle tristesse !
Comme se lamentent les bois !

Le pâtre, par le sentier rude
Poussant son troupeau rallié,
Traverse l’âpre solitude
À grands pas et le corps plié...

Ô terreur ! des spectres difformes
Sont accroupis dans les ravins...
Non, c’est l’ombre qui prend ces formes
Au pied des sinistres sapins...

Les hameaux, asiles champêtres,
Sont sans charmes, presque sans voix.
Plus de roses sous les fenêtres !
Plus d’hirondelles sur les toits.

La vitre bleue à la lumière
Reste close au matin qui luit.
La porte moins hospitalière
Sur nos pas retombe avec bruit...

Pieds nus et blessés par les chaumes,
Un pauvre enfant au doux profil
S’en vient à moi. – Voici des baumes,
Achetez-les, soupire-t-il.

Et comme dans mes mains hâtées
Avec émotion je prends
Vulnéraires, herbes vantées,
Et résine à l’odeur d’encens,

Il me dit qu’un soir sur la lande
L’orage grêla leur maison ;

Le mal fut grand ; il me demande
Du blé, du pain, un faible don.

Automne, automne, reine au lourd manteau de brume,
Ta beauté trop sévère est sans charme pour moi.
Ah ! qu'un autre au long bruit d'un orage qui fume
Chante le dur grésil bondissant devant toi.

Je n'aime que les pleurs de l'aurore embrasée,
Tout oiseau, toute fleur, et le céleste azur.
Les oiseaux, ils ont fui ; la fleur, tu l'as brisée,
Et dans les vallons nus traîne un rayon obscur.

Quand tu parais, adieu les sourires sans nombre
Qui flottaient par le ciel et la terre et les cœurs...
Fleur éclose au soleil, ma gaîté meurt dans l'ombre
Rends-lui les beaux matins et leurs douces lueurs.

Mère au front riant

Mère au front riant, auprès d'elle
    Le bonheur fut fidèle.
    Ah ! quel autre ici-bas,
Quel autre mère fut meilleure
    Jusqu'à sa dernière heure ?
    – Enfants, ne pleurez pas.

De vertus toute parfumée,
    Elle s'était formée
    Au pied du Crucifix.
La main d'un Ange, sans secousse,
    Cueillant cette âme douce,
    L'emporte au paradis.

Bluette

Allons sur l'onde

Voici l'heure où sur toute chose, –
Onde, herbe pâle ou rameau noir, –
La lumière tombe plus rose
De l'urne vermeille du soir.

Vois, vois les mésanges lassées
Frôler l'eau de l'aile en courant,
Et dans les branches balancées
Suspendre leur vol murmurant.

Allons, avant que l'ombre emplisse
Le lac, tout rougissant encor,
Allons errer sur l'onde lisse
Et cueillir des nénuphars d'or.

Entrons dans l'esquif, ô ma reine ;
La nappe des fleurs est là-bas ;
Que ton âme reste sereine,
Souris, ne t'inquiète pas.

Quand la svelte nacelle penche
Plus vivement, l'on voit alors
Sur l'eau légère qui s'épanche
Des rides refluer aux bords.

Quels frais parfums ! voilà la brise,
Voilà la brise de la nuit !...
Le couchant est rouge cerise.
Jouissons de l'heure : elle fuit.

Un soir... t'en souvient-il, mon âme ?
Nous rasions le bord du bassin...
Ah ! les joyeux reflets de flamme
Qui flottent au vent sur son sein !...

En tournant la liquide allée
Tu chantais : soudain, les échos
Partirent comme une volée
D'oiseaux chantants le long des eaux.

C'était une harmonie étrange,
Un lent et beau murmure clair ;
Je te dis : N'es-tu pas un ange
Menant quelque grand chœur dans l'air ?

Ah ! ce soir, que je puisse encore,
Aux sons d'un bel hymne alterné,
Côtoyer la rive sonore,
Rêveur, sur ma rame incliné.

Ô piécette d'argent

Car en ouvrant votre main vide,
Vous pouvez donner un trésor.
ALFRED DE MUSSET

Ô piécette d'argent, relique
    Authentique,
Brillante à ravir un joaillier !
Tu seras, ô la ronde et fine
    Byzantine,
La gloire de mon médaillier !

Avec ta face orientale
    Où s'étale
Une énigme, un mot inconnu,
Que d'amoureuses t'auront mise,
    Vaine, en guise,
De talisman, sur leur sein nu !

L'une, penchée à sa fenêtre,
    A peut-être

Senti sur son col se briser
Ton fil, un de ces soirs de flamme
    Où se pâme,
Entre deux bouches, le baiser !

Car tu le sais, ô la joyeuse
    Voyageuse
En lieux mécréants ou païens,
Si l’on y trouverait des belles
    Plus rebelles
À l’amour que chez les chrétiens...

Le Turc, quand il choisit lui-même
    Pour emblème
La lune aux deux cernes d’argent,
Fit bien : de ses persiennes closes
    Que de roses
Le soir, tombent furtivement !

En Perse, dans la rue, un voile
    D’humble toile
Des femmes couvre la beauté,
L’amour gagne à ce soir austère :
    Du mystère,
N’est-ce pas plus de volupté ?

Mais ont-ils bien autant de charmes
    Et de larmes
Leurs yeux immenses de velours ?
Tombe-t-elle avec une grâce
    Aussi lasse
Leur riche ceinture aux plis lourds ?...

Tais-toi, tais-toi, folle piécette,
    Indiscrète,
Pendant qu’à mes lèvres encor,
Comme un lis blanc, je tiens pressée
    – En pensée –

La main qui me donne un trésor !...

Le bon pauvre

... Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines.
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : jouissez ! aux autres : enviez !
Victor Hugo

Ah ! je sais que la vie est un banquet suave,
Une longue fête pour vous ;
Vos chants toutes les nuits m'éveillent dans ma cave :
Frères, je ne suis pas jaloux.

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cimes sereines
Le beau cèdre au riche manteau ;
Et, le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau !

Ô Christ ! devant ton front que les épines ceignent
Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit : « Heureux celui dont les pieds saignent
« Sur les ronces, derrière moi ? »

Mon pauvre cœur, semblable à l'épi qu'on flagelle,
Reste vide après tant de coups...
Mais que j'aie une larme à mon heure mortelle,
Ô Christ, à verser sur tes clous !

À ma sœur, madame Joseph Marmette

Pourquoi le ciel met-il mes jours si loin des vôtres ?

Victor Hugo.

Ô ma sœur, chaque jour mon âme te désire ;
Au fond de ma pensée en tous lieux je te vois. –
L’enfant au baiser pur, l’épouse au doux sourire,
Ne font pas oublier les anges d’autrefois.

Hélas ! nos jours troublés ne coulent plus ensemble :
Les miens sont emportés vers un but indécis.

Mais comme un frais rayon plonge dans l’eau qui tremble,
Ton souvenir charmant traverse mes soucis.

De tes plus jeunes ans je garde souvenance.
J’avais, quand tu naquis, vu sept printemps fleurir :
Enfant, je t’ai montré les plaisirs de l’enfance,
Et quels êtres bénis il nous fallait chérir.

Tu grandis : la raison à ton front déjà pâle
Alors donna sa grave et calme expression...
Ah ! trop tôt la douleur sur ce beau front d’opale
Cruellement devait labourer son sillon !

Une sœur est un don du ciel comme l’épouse ;
Dieu les met dans nos jours pour qu’ils nous soient plus doux.
L’une de consoler les peines est jalouse,
L’autre est l’ange d’amour qu’on adore à genoux.

Toi, toi, dans ton cœur d’or, toi, ma sœur, la
première, Tu reçus de mon cœur les confiants aveux,
Et parfois tu voulus, colombe-messagère,
Porter mes chers secrets, mes soupirs et mes vœux.

Ô doux ressouvenir d’anciens jours pleins de charmes !
Pleins de charmes pour moi, car ta jeune âme encor,
Redoutant de l’amour et l’ivresse et les larmes,
Dans un monde inconnu n’osait prendre l’essor...

Mais tombe, tombe, Oubli, sur ces scènes heureuses !
Le passé ne peut plus me sourire à présent.
La Mort, qui se repaît de larmes douloureuses,
A dans les pleurs noyé mon cœur en le brisant.

Oui, la Mort, la Mort sourde, aveugle, sans entrailles,
Un jour, heurtant le seuil, s’écria : Me voilà !

Et, jetant tout à coup sa grêle ombre aux murailles,
Fit fuir notre bonheur, fidèle jusque-là.

Hélas ! nous entourions à genoux notre père ;
Ses yeux près de s'éteindre à ses côtés cherchaient,
Sans rien voir ils cherchaient, toi, sans doute, ma mère,
Et nous, ses quatre enfants ; ses lèvres remuaient.

Pour mieux rasséréner sa paisible agonie,
On faisait à voix haute une prière à Dieu.
C'était une suprême et lente litanie...
Soudain un grand sanglot la rompit au milieu...

Au bruit des tristes pleurs et des saintes paroles
La chère âme défit ses liens doucement...
Ah ! là-haut les martyrs, aux vives auréoles,
Ont conduit cette sœur au Christ, le Dieu clément.

Maintenant la tristesse est dans nos deux demeures.
Si du moins nous avions pour nous tous un seul toit !
Si je pouvais sécher tes larmes quand tu pleures !
Si tu pouvais encor me presser contre toi !

Tu dis : « Seules ainsi, nos jours sont bien arides.
« Mais béni soit le ciel qui nous veut séparer !
« À tout foyer sans doute il est des places vides ;
« Chacun a ses absents et ses morts à pleurer... »

– Oui, ma sœur, une peine est de peines suivie,
Comme un flot par des flots, c'est la loi d'ici-bas ;
Oui, tôt ou tard, le sort, désenchantant la vie,
Sème tombes, débris et ronces sous nos pas.

Pourtant, si vous vouliez, ô ma sœur, ô ma mère.
Dans l'ombre où nous pleurons les rayons renaîtraient ;
Même au flot débordant de notre coupe amère
Quelques gouttes de baume aussi se mêleraient.

À vous, à moi, l'absence allonge les semaines ;

Vous gémissez, mon cœur soupire incessamment ;
Mille inquiets pensers ajoutent à vos peines,
Je sens partout le deuil de votre éloignement.

Eh bien ! mettons un terme à ce long ennui sombre ;
Venez à mon foyer vous asseoir toutes deux.
Des anges du logis vous doublerez le nombre ;
Et nous redeviendrons ensemble presque heureux.

Le liseron charmant suspend ainsi ses branches
Quelquefois au-dessus d'un vieux seuil sans beauté,
Et, le couvrant soudain de ses larges fleurs blanches,
L'embellit pour le don de l'hospitalité.

Tableautin

Écartant les longs plis de soie à la fenêtre,
Ton courroux qui sourit relève son regard.
Quel ravissant tableau ce beau soir verrait naître
Si d'un Watteau j'avais et les couleurs et l'art !

Un rayon éperdu de vermeille lumière
Embrase une fleur pâle au bord de tes cheveux...
Je peindrais un Amour qui t'implore, en arrière,
Dans les pleurs et tenant son poing rose à ses yeux.

Où voltige mieux tous les ans

Où voltige mieux tous les ans
Le Plaisir parmi les quadrilles ?
Est-ce aux bals blancs des jeunes filles ?
Est-ce aux bals roses des mamans ?

Ô prime jeunesse, on admire
Sur tes lèvres, fleurs de beauté,
Les ailes du rire enchanté…
Ton âge ne sait pas sourire…

Un sourire vague et troublant,
C’est le triomphe de Joconde.
Il part d’une âme plus profonde,
Il vient avec un vol plus lent.

Mais laquelle est la plus divine
Et prend mieux empire sur nous,
De la jeune fille à l’œil doux,
De la femme à la grâce fine ?

L’une, sentant que son cœur bat,
Presse, pâle comme à l’église,
La gaze qui l’idéalise
Sur son sein frais et délicat.

L’autre aussi, dans toute la gloire
D’un beau corps à peine paré,
N’a qu’un fil de corail pourpré
Sur son cou plus blanc que l’ivoire.

Chez toi, l’autre nuit, sous les flots
De lumière inondant les salles,
Qui l’emportait de ces rivales ?
Le débat n’est pas encor clos.

Mais l’on disait, entre autres choses,
Que ce grand bal étincelant
Joignit le charme d’un bal blanc
À tout l’attrait des fêtes roses.

Comme un enfant qui tient une arme

Comme un enfant qui tient une arme,
Ploie et se joue en pâlissant,
Tu souris, mais ton front s'alarme
Et ta voix défaille en lisant.

Le beau n'est pas là. Nulle larme
N'apparaît dans ton œil ému.
Comme un enfant qui porte une arme,
Tu ris. – Mais pourquoi trembles-tu ?

À Wright's Grove

Sur les bords de la rivière Rideau.

La rivière

C'est une forte berge, au large flanc de glaise,
Abruptement taillée ainsi qu'une falaise !
Le Rideau passe au bas, riant sous son flot noir.
D'ici, le long des eaux je puis apercevoir
Les roseaux alignés comme une palissade,
Où crie, à pointe d'aube, un grand héron maussade.
Étroite, la rivière a du moins son attrait
D'onde mouvante, avec, entrant sous la forêt,
Tous ses enfoncements, pareils à des alcôves,
Qu'achèvent de fleurir, au bord, les glaïeuls mauves.

L'on a pour horizon des blés, point de lointain
Que le ciel, et dans l'eau son mirage incertain.

La maison

Jolie est la maison au grand clair de l'aurore.
Quelques arbres trapus mais que leur fruit décore

Caressent de leur ombre un seuil hospitalier.
Ici l’oiseau, malgré son nid, est familier.
Un chantait tout à l’heure à ma fenêtre ouverte,
Comme un futur ami venant en découverte.
Des vols de papillon m’ont conduit au jardin :
Fleurs du plus riche ivoire, ou lavé de carmin !

À côté maintenant de mon Musset repose
Dans un verre limpide une pivoine rose.
Plus pâle, tu parais plus belle, ô noble fleur.
Comme toi, ce poète est beau dans la douleur...

Clair de lune

Une barquette hier, par la lune argentée,
Promena dans la nuit une plainte chantée.
Une plainte d’amour, je suppose. La voix
Fraîche et jeune agitait l’écho sourd dans le bois.
Ô ce soupir humain qui volait à la grève !
Ô nef fuyant en un paysage de rêve !

Le bois

La maison touche au bois. Je respire à ma porte
Un air ayant gardé le goût de feuille morte.
Or, telle est sa fraîcheur, que j’ai senti souvent,
Quand là-haut le ciel flambe en un long jour sans
vent, Et que quelque nuée au loin lourdement tonne,
Voltiger sur ma chair comme un frisson d’automne.

Je sais les blancs bouleaux, je sais les pins moussus ;
Mais qui pourra compter les nids entr’aperçus,
Et les volantes voix que les arbres enchantent ?
C’est ici le bois où toutes les feuilles chantent.

Bois d’ombre le midi, plein de flammes le soir.

À peine est-il d'abord devenu presque noir
Qu'entre ses fûts, grillant l'astre à son crépuscule,
L'on voit étinceler des ors de renoncule.
Au-dessus, jusqu'en haut de l'énorme couvent,
Les transparences rient dans tous les tons du vent,
Ô fête des yeux !... Tel, à l'heure vespérale,
Un vitrail flamboyant d'antique cathédrale.

Quel lumineux matin vaut ces soleils couchants !
Toujours, lorsque ces feux sont éteints dans les
champs, Là-bas, parmi les blés, les herbes odorantes,
Qui doivent avant peu faire au maître des rentes,
Un vent se lève ; il vient, ainsi que sur les eaux
Accourent les frissons soufflés par les roseaux.
Il vient, il se soulève, il pousse les ramures.
Et feuillée à l'instant de s'emplir de murmures,
Et vent de s'irriter, et branches de crier...
Air mielleux de la plaine, ô suave ouvrier
De tempêtes pour rire, accours, tourmente, affole
Là-haut, d'un délectable émoi, la foule molle
Des feuilles !... Que l'on boive un souffle plus amer !
Et qu'on pense écouter les vagues dans la mer !...

Le mort

Je foule d'un pied las l'herbe dans la prairie,
Car tu m'as entraîné vers les champs, Rêverie,
Fille du soir, aimant les fronts blancs des vieillards.
L'air ardent s'assombrit ; les nocturnes brouillards,
Horizontalement tendus comme des toiles,
Couvrent tous les lointains. Au-dessus, les étoiles...

Enfin je me retrouve, et vais, bâton en main,
En faisant pesamment sonner sur le chemin
Le dur brin de noyer dont ma fatigue s'aide.

Voilà la nuit tombée et le vent qui succède
Aux longs souffles très doux venus du fond des champs !
Quels soupirs il me jette, humains presque, et touchants !
C'est vous qui repassez, ô voix de ma jeunesse,
Pourquoi, si vous voulez que je vous reconnaisse,
Pourquoi vous rendez-vous plaintives à ce point ?
Vous n'étiez que chanson – vous en souvient-il point ?
Et rires résonnants entre les lèvres roses.

Si je vécus alors quelques matins moroses,
Je l'ai depuis longtemps, comme un songe, oublié...
Et je marchais à pas plus vifs, le corps plié,
Quand un tremblotement d'ombres et de feux ternes
A dansé devant moi : balançant des lanternes
Des couples s'envolaient sans bruit d'une maison.
Quoi ! la campagne fête, à peine en fenaison !
Mais non, pas un fredon, pas un éclat de rire,
Non, rien que le silence, ou le vent qui soupire.

J'ai vu déjà ces clos : ce toit, je le connais.
Une blanche fleurette égayait ses vieux ais
Un soir que je passai – c'était l'autre semaine –
Au pas de mon cheval, devant l'humble domaine.
Et, m'étant retourné pour revoir la maison
Aux pans tout résillés de pâle liseron,
Un grand vieillard, debout dans le noir de la porte.
M'avait crié : « Que l'œil du Seigneur vous escorte ! »

Cet homme, je devine, est donc mort aujourd'hui.
Est-ce au bruit de mes pas qu'une lumière a lui ?...
Il est là, dévoilé, je le vois de la route.
L'œil fait un grand trou d'ombre au bas du front
jauni ; Mais l'âme vivante, elle, a sondé l'infini.
L'infini !... Tout se tait, même le chien de garde,
Et la lampe à travers la vitre qui regarde...

J'ai relevé ma tête. Ah ! que le ciel est pur !

J'enfonce ma pensée en ce gouffre d'azur…

L'enfant à la lèvre vermeille

L'enfant à la lèvre vermeille
Se jouait nu dans son berceau…
De ce corps si frêle et si beau
    Venez voir la merveille !…

Vents du ciel, que vous effeuillez
    De roses
    À peine écloses,
Vents du ciel, dès l'aube éveillés !

Ce matin, l'enfant toute blanche,
Est morte… ô mystère profond !
Des souffles qui vers Dieu s'en vont
    Ont défleuri la branche.

Vents du ciel, dès l'aube éveillés,
Vents du ciel, que vous effeuillez
    De roses
    À peine écloses !

Mariage d'amour

Amour, amour, amour !… Comme cette parole
Parfume notre lèvre, et qu'elle a de douceur !
Il semble que l'on hume, au bord de sa corolle,
Le baiser et l'haleine et l'âme d'une fleur…

Mariage ! mot saint, mot auguste et suave !…
L'ignorance finit, on commence à savoir

Que, même au gai matin, la vie est déjà grave :
L'époux a son labeur, l'épouse a son devoir.

Mariage d'amour ! ô la divine chose !...
Paix aux foyers heureux que l'Amour a construits !
Paix aux jeunes jardins où veille un Ange rose !
Beaux Édens retrouvés, remplissez-vous de fruits !...

Fleurettes sauvages

Vaudreuil.
En me promenant dans la campagne, en septembre.

En août, durant des lieues
J'ai, je pense, frayé
Ce sentier égayé
Alors d'étoiles bleues.

Je les revois toujours
Les fleurs aux douces teintes.
Elles se sont éteintes
En les derniers beaux jours.

L'air était vif d'abeilles,
Dont les vols argentins
Passaient sur les jardins
Formés de cent corbeilles :

Fleurs venant du Pérou,
Et fleurs orientales
Aux fastueux pétales,
Et fleurs j'ignore d'où.

Alors que d'oiseaux-mouches,
Heurtant des papillons
Les dansants tourbillons !
Que de frelons farouches !

Mais, j’en fus bientôt sûr,
Abeille, aux étrangères,
Abeille, tu préfères
Les fleurettes d’azur…

Dans mon sentier superbe
Je croyais voir un peu
De ciel, ardemment bleu,
Émietté parmi l’herbe.

S’il faisait quelque vent,
Ah ! les haleines molles
Qu’exhalaient les corolles,
Comme un souffle vivant.

Léger souffle, caresse
Céleste, sans peser !
Impalpable baiser
Du parfum ! Pure ivresse !…

Pourtant pas une main
Dans les fêtes ne cueille,
Ou sous des pleurs n’effeuille
L’étoile du chemin.

On dirait que voltige
Une âme en cette fleur
Qui reste sans couleur
Dès qu’on l’ôte à sa tige.

Las ! jamais la Beauté
À son sein ne la pose…
N’a-t-elle pas la rose
Pour cette volupté ?

La jeune baigneuse

Ut pictura pœsis.
(De l’album de lady Belleau)

L’aube sur la baie éclatante
Se joue encor,
Et sème au loin l’eau palpitante
D’écailles d’or.

Déjà le cap Percé rayonne :
Sur ses pieds bleus
Le flux rejaillissant résonne
Harmonieux.

Ô beau rocher ! tes blanches lignes
Courent dans l’air,
Puis s’enfoncent comme des cygnes
Dans le flot clair !

En longues flammes frissonneuses,
Sous ton arceau
Pendant des mousses lumineuses
Au fil de l’eau.

Silence !… Une baigneuse blonde,
Seule en ce lieu,
Rit et se fait des plis de l’onde
Un voile bleu.

Voici qu’une vague s’avance
En folâtrant ;
Conque humide, elle se balance
Dans le courant.

La joueuse qu’elle a frôlée
Rit aux éclats,
Et roule, bruyante et perlée,
Dans l’eau lilas.

Ô fraîcheur divine ! ô délices !…
Ses doigts joyeux
Ouvrent frileusement les lisses
De ses cheveux.

Ainsi, quand les pleurs de l'aurore
Baignent son sein,
Frémit l'iris qui se colore
Sur le bassin.

Dans l'écume une écaille rose
Pend au rocher…
Elle vole, s'écrie et n'ose
La détacher ;

Car, au long de la pierre humide,
Effroi soudain !
Une lame a sauté rapide
Jusqu'à sa main.

Qu'elle a de plaisir !… Enfantine !
Elle est debout,
Plus vermeille qu'une églantine
De la fin d'août.

Sa chevelure que l'air roule,
– Voile ingénu –
Fléchit sur son col, puis se moule
À son flanc nu,

Et bat l'eau. Par l'arceau de roche,
L'astre naissant
Dans ces plis longs et frais décoche
Un trait perçant.

Couvrant d’une main qui ruisselle
Son œil châtain,
Ah !… la baigneuse au vent chancelle
Et sort du bain !

Près d’elle, une abeille sauvage,
Fille du ciel,
S’abat, laissant sur son passage
L’odeur du miel.

L’enfant la voit… « L’abeille est lasse
De voltiger ! »
Dit-elle, et, comme un souffle, passe
D’un pied léger.

À peine, sur la marge étroite
De galets bruns,
Effleure-t-elle le jonc moite,
Plein de parfums…

Au loin, d’une aile soleilleuse,
Un goéland
Rase au bord la grève écailleuse
En s’envolant.

Billet

À mon ami Louis Fréchette

Trois dames de ma connaissance,
Friandes de belle éloquence
(Phrase fleurie est un bouquet !)
Me demandent triple billet,
J’entends billet de galerie
Et non pas amoureux poulet.

Fais m’en tenir trois je t’en prie.
Une adore la Poésie,
– Long poème ou petit sonnet –
Je crois, par-dessus toutes choses.
Mais enfin l’on peut varier.
Le trio, sans débats moroses,
Peut-être veut-il s’assurer
Si, dans ce jour d’apothéoses,
L’éloquence avec son laurier
Peut faire un moment renier
La Poésie avec ses roses.

Folie

À mesdemoiselles XXX.

L'aube dansait sa danse ailée
Sur la colline, au fond du ciel.
Elle aperçut des fleurs dans la vallée,
La tête, hélas ! plus d'à-demi voilée,
Qui doucement versaient leurs pleurs de miel.

L'aube sourit, l'aube, la fée aux roses :
« Petites fleurs, petites fleurs,
« À peine écloses,
« Séchez vos pleurs ! »
« – Ah ! que nous sommes malheureuses !
« Nous nous mirions au bord de l'eau,
« Rivalisant de formes gracieuses,
« Quand des zéphyrs les troupes querelleuses
« Ont en passant ridé le clair ruisseau. »

L'aube sourit, l'aube, la fée aux roses :
« Petites fleurs, petites fleurs,
« À peine écloses,
« Séchez vos pleurs ! »

– « Puis, nous avons, soupirent-elles,
« Pour tout voisin un laid chardon.
« Il nous a dit, malgré nos fronts rebelles :
« Embrassez-moi, vous qui serez si belles !
« Horreur ! il a des piquants au menton !... »

L'aube sourit, l'aube, la fée aux roses :
« Petites fleurs, petites fleurs,
« À peine écloses,

« Séchez vos pleurs ! »

« Hélas ! ô marraine, marraine,
« Sur un hippogriffe, dans l'air,
« Un cavalier à mine souveraine,
« Aux habits d'or, descend chez la Verveine.
« Mais nous, l'ennui nous ronge comme un ver. »

L'aube sourit, l'aube, la fée aux roses :
« Petites fleurs, petites fleurs,
« À peine écloses,
« Séchez vos pleurs ! »
Or, à l'instant, une volée
De papillons poudrés, brillants,
Légers, accourt vers la source isolée,
Où chaque rose incline désolée
Son beau front fait pour les baisers riants.

L'aube sourit, l'aube, la fée aux roses :
« Petites fleurs, petites fleurs,
« À peine écloses,
« Séchez vos pleurs ! »

Monsieur le sénateur Louis Lacoste

Tant qu'au fond de nos cœurs nous aimerons la gloire,
Les grands jours de notre passé ;
Tant que nous garderons, fils pieux, la mémoire
De tout nom noble et pur qu'en souriant l'Histoire
Sur ses tables d'or a tracé ;

Tant que par leurs parfums Dieu voudra que, dans l'ombre,
Se trahissent de loin les fleurs ;
Que la Reconnaissance ira, dans l'enclos sombre,
Gémissante, au milieu de monuments sans nombre,

Mouiller une croix de ses pleurs;

On ne t'oubliera pas, doux vieillard au front grave!...
– Pendant qu'auprès du saint parvis
Le pauvre offre pour toi sa prière suave,
L'Ange du souvenir, sur la tombe en fleurs, grave :
«Nul n'a plus aimé son pays!»

Dies Irae

Jour de colère, ô jour où Dieu
Condamnera son œuvre au feu,
Témoin la Sibylle et l'Hébreu!

Quelle terreur agitera
L'Univers quand apparaîtra
Ce juge, qui le scrutera!

Sous les cieux, des bouches d'airain
Appelleront le genre humain
À son tribunal souverain.

La Nature et la Mort seront
Stupéfaites : les morts rompront
Leurs tombeaux et se lèveront.

Un vent de foudre, à ce moment,
Ouvrira le Livre enfermant
La matière du jugement.

Et dès lors tout sera fini :
Crime et mensonge au crime uni.
Chaque péché sera puni.

Folles terreurs

À l’abbé H. R. C.
(Écrit dans le demi-délire de la fièvre.)

Abbé, ce mal terrible
Jour et nuit, sans repos,
    Me crible
De frissons jusqu’aux os.

Je me pâme de fièvre
Plus mourant tout-à-coup
    Qu’un lièvre
Sous les pattes d’un loup.

On me dit : Songe à l’âme !...
Mon souffle est comme un vent
    De flamme.
Ma lèvre sèche et fend.

Vainement je recueille
Mes esprits aux abois,
    La feuille
Palpite moins au bois.

Quand la tempête ploie
Chaque arbre ainsi qu’un jonc
    Et broie
Les branches sur son tronc.

Mais un rayon essuie
Bientôt dans les rameaux
    La pluie ;
L’air se remplit d’oiseaux.

Hélas ! pour moi l’orage
N’a-t-il pas épuisé
    Sa rage ?

Oh ! que je suis brisé !

Je ne vois que ténèbres,
Et je n’entends que cris
Funèbres !...
Ha, ha !... je ris, je ris.

Le rire étreint mes joues
Et je sens de nouveau
Des roues
Tourner dans mon cerveau.

Ha ! Ha ! elle chancelle
Ma raison, elle bat
De l’aile,
Et tombe et se débat.

Quels fantômes m’obsèdent ?
Arrière ! je vous vois.
Ils cèdent
Aux éclats de ma voix.

Non, non, non, ils reviennent.
Sur mes yeux deux yeux gris
Se tiennent.
Ha ! ha ! je ris, je ris.

Est-ce encore un vertige ?
Mes efforts sont-ils vains ?
Ne puis-je
La broyer dans mes mains ?

Cette araignée ardente
À me couvrir de fils
Qui tente
D’emmêler tous mes cils.

Son œil fixe regarde ;

Ses cent bras sont levés...
Dieu garde
Mes yeux d'être crevés.

Arrière, arrière, louve !
Comme son œil fatal
Me couve !
Arrière, esprits du mal !

Arrière, une ombre humaine
Penchée au milieu d'eux
Promène
La flamme de ses yeux.

Si tu n'es pas de roche,
Ô toi, souffre qu'ici
J'approche
Ce drap de mon sourcil.

L'horreur étreint mes joues
Et je sens de nouveau
Des roues
Tourner dans mon cerveau.

Abbé, je vous adresse
Ce vœu : dites pour moi
La Messe !
Car je me meurs d'effroi.

Abbé, si je succombe,
Que l'on couvre à foison
Ma tombe
De terre et de gazon ;

Et, dans l'étroite enceinte,
Versez aux quatre coins
L'eau sainte,
Abbé, pour que du moins,

Aucun regard de braise
Qui trouble le repos
Ne pèse
Alors sur mes yeux clos !...

Sous un vieux toit qui tremble
Hier, le mal a surpris
Ensemble
Une mère et son fils.

Les dormants cimetières
Auront dû recevoir
Leurs bières
À l'approche du soir.

La femme est morte comme
S'en revenait des bois
Son homme
Après plus de six mois.

En entrant dans la rue,
Le jeune bûcheron
Salue
Du regard sa maison.

Quelle joie !... il se hâte,
Car son cœur le piquait ;
Il tâte
Doucement le loquet.

Riant dans son poil sombre :
– Femme ! dit-il du seuil...
Dans l'ombre
Reposait le cercueil...

Depuis le matin pâle
Depuis l'heure où survint
Mon râle

Qui fit dire : il s’éteint !

La joue humide et blanche,
Celle que j’aime tant
    Se penche
Dans mon regard flottant.

Vois, je suis sans délire :
Regarde-moi, je peux
    Sourire
Au baiser – de tes yeux.

Paix au beau front d’opale !
Demain tu me verras
    Moins pâle,
Soulevé sur mon bras.

Folle était notre plainte...
Et d’abord j’ai pâli
    De crainte
En te voyant un pli

Au front, signe d’alarmes,
Et quand j’ai vu jaillir
    Tes larmes,
J’ai pensé défaillir.

Mais toi, vraiment la cause
De ton angoisse est peu
    De chose.
Quoi ! mes tempes en feu.

Et notre belle joie,
Veux-tu que dans tes pleurs
    Se noie
Ce rire de nos cœurs ?

Dans ce monde morose,
Jouir d’un éden bleu
  Et rose
C’est ton rêve – et mon vœu...

L’aube refleurit-elle ?
Dis-moi si la lueur
  Nouvelle
Rougit dans la vapeur.

Dis-moi, de ma fenêtre
Vois-tu le jour si beau
  Renaître ?
Lève bien le rideau,

Que le soleil, chère âme,
D’un vif et joyeux jet
  De flamme
Empourpre mon chevet...

Grands enfants que nous sommes,
Où donc sont-elles, dis,
  Les pommes
Du Dieu du paradis ?

Moi, qu’étais-je ? un brin d’herbe
Heureux, faible, petit.
  – Superbe :
Du ciel tombe, une nuit,

La goutte d’eau légère,
Me voilà tout plié.
  Ma chère,
Nous l’avions oublié...

Chut !... ma raison, sois forte !

Ces petits pas... ce bruit
De porte...
Ce murmure qui fuit,

Oui, mon cœur qui s'incline
– Ne le lui dites pas –
Devine
Qui sont ces petits pas.

Passez au loin, passez
Il le faut : qu'on m'évite !
Dieu ! je vous ai chassés,
Bien vite !

Vous, mes beaux anges frêles
Dont j'ai senti souvent
Les ailes
Dans un embrassement !

Ô mal qui désespères
Tant d'êtres chers et doux,
Sœurs, pères,
Épouses à genoux,

Ma lèvre violette
Où saigne ton sillon
Te jette
La malédiction !

En revenant, ma sœur, de cette fête

En revenant, ma sœur, de cette fête
Si prolongée – et si courte à la fois,
Car je ne puis me mettre dans la tête

Qu’elle a pourtant duré plus de deux mois –

J’avais dans l’âme un si pesant nuage,
Le jour en outre était si pluvieux,
Que je n’ai vu rien de tout le voyage,
Ayant toujours eu la main sur les yeux.

On dit qu’elle fut belle

On dit qu’elle fut belle en la belle jeunesse,
Brune blanche à l’œil velouté,
Que nulle plus riante avec plus de finesse,
Avec plus de goût n’a chanté.

Elle échappa sans peine à la mélancolie ;
Heureuse, elle n’a jamais eu
Dans cette coupe en fleurs de ses jours, d’autre lie
Que son frais printemps disparu.

Ah ! cruelles toujours seront nos destinées !
Si fort qu’on ait noué ses doigts
Aux belles grappes d’or de ses jeunes années,
Les lèvres n’y vont qu’une fois…

À elle

Toi qui portes au front la blancheur de ton âme,
Et dont l’œil animé d’une pieuse flamme
Interroge les cieux ;
Pourquoi sourire ainsi ? jeune fille imprudente,
De ton ange gardien est-ce l’ombre contente
Qui se montre à tes yeux ?

Vois-tu dans le beau rêve où ton cœur s'abandonne
Dieu poser sur ta tête une blanche couronne,
Vierge aux grandes vertus ;
Ou bien, sentant déjà des transports plus intimes
Visites-tu les cieux sur tes ailes sublimes,
Compagne des élus ?

Mais un rêve aussi saint aurait-il ses alarmes ?
Réponds, réponds, ma sœur,
Pourquoi soupires-tu ? tes yeux sont pleins de larmes
Quoi, n'as-tu point vu fuir une ligne brillante ?
Jeune fille craintive, une étoile filante
Fait donc battre ton cœur ?

Ah ! quand tu reviendras errer sur cette rive,
Cache mieux le secret qui te rend si pensive.
Car je puis dire moi :
Toi, dont l'astre éclipsé fait naître ses alarmes,
Oubliant son dédain, vite, sèche tes larmes,
Elle pensait à toi !

Pensée de novembre

N'ayant plus rien en moi, pas même une espérance,
Car j'ai sur cette terre essayé tout en vain,
Comme un vaisseau perdu sur l'océan immense.
Je m'en vais ballotté sur des gouffres sans fin.

L'œil terne, sans vigueur, le front creusé de rides,
Étreignant ma poitrine en feu dans mes deux mains,
Je suis comme un lépreux en des landes arides,
Et je traîne mes pas loin des sentiers humains.

Comme l'aigle blessé laisse exhaler sa rage,

Tel, dans la nuit profonde où je vais anxieux,
Mon pauvre cœur meurtri pousse un sanglot sauvage,
Qui roule sans écho dans la noirceur des cieux.

Grand Dieu ! qui, dominant les espaces sans bornes,
Me vois ramper dans l'ombre en un pareil émoi,
Jette un rayon joyeux sur des jours aussi mornes,
Et mes chants radieux monteront jusqu'à toi.

Joseph Marmette

Imitation de la pièce de Marmette

Je n'ai plus rien dans l'âme, espérance ni rêve,
Ayant tout vu déjà jusqu'à satiété,
Et je ressemble au yacht échoué sur la grève
Que ses gais matelots le soir ont déserté.

J'entends sur mon chemin les jeunes femmes dire :
« D'où vient que son regard si triste, trouble tant ? »
Pour le prêtre je suis un impie en délire ;
Pour d'autres, le lépreux au front inquiétant.

Je suis l'aigle mourant dont les soleils de flamme
Ont, dans l'abîme d'air, enfin brûlé les yeux,
L'aile folle, éperdu, je chancelle et je clame,
Mais je pousse mon cri vainement vers les cieux.

S'il est un Dieu vivant, car c'est lui que j'appelle,
Pourquoi donc est-il sourd au cri désespéré ?
Le noir néant fait peur !... Si l'âme est immortelle,
Verse en la mienne, ô Foi, ton grand jour azuré !

Devant une gravure

Devant une gravure représentant une Vénitienne
et ses amoureux ou une promenade en gondole.

L’heure est fraîche comme les roses
De ta joue, ô belle Ninon ;
Puis vois quels tristes virtuoses
Viennent chanter sous ton balcon.
Vite, chiffonne cette gaze
Sur ton front !

– Vite, envolons-nous !
As-tu ta gondole Pégase,
Comte Apollon ?
Oui, venez tous…
N’est-ce pas charmant ? la lagune
Semble au loin d’or, ici lilas…
Deux barques qui passent !…
– Dans l’une

On rit…
– Dans l’autre on parle bas.
Ah ! je me sens l’âme ravie
Par l’heure mourante des jours.
La douce chose que la vie !
Sans amours, Nina ? sans amours ?

Oui, sans amours… L’amitié calme
Est douce, l’amour fait pitié.
Si j’avais à donner la palme,
J’en ferais don à l’amitié…
L’amour est un rêve et les hommes
N’ont que d’égoïstes désirs.
Bon ! s’écrie Apollon, nous sommes
Arrivés au Pont des Soupirs !

Certes, pour ta philosophie,
Elle n’est pas bonne, Ninon.

Qui ne veut aimer ?
Qui n’envie
D’être aimé ? – Moi ! –
Tu railles.
– Non.
Tu railles, l’on verra dans Pise
La tour se redresser avant
Qu’on voie une enfant de Venise
Sans amoureux et sans suivant.

Je n’ai jamais aimé, vous dis-je,
Ni n’aimerai.

Jamais ?
– Jamais.
J'entends d'amour. Suis-je un prodige ?
Ou bien un monstre ? je ne sais.
Tu braves l'amour, dit Horace,
Quel armure as-tu sur le cœur ?
Cette dentelle… ma cuirasse
A-t-elle des défauts, seigneur ?…

Or, ils étaient dans la gondole
Un duc, un comte, un chevalier,
Outre, tenant une viole,
Un enfant, simple bachelier,
Ou mieux un adolescent pâle
Ayant du penchant pour les vers
…………………

Cette pièce est restée inachevée. Mon père, très probablement, l'avait oubliée dans ses cartons.

Nous passâmes au bois

Nous passâmes au bois, dans des sentes, peu sûres
En hiver – vu les loups –, ravissantes l'été.
Ce ne sont que bouleaux ébauchant des voussures
D'où tombe, en nappe sombre, une verte clarté.

Là dévale le bois aux penchants d'une gorge ;
En bas glisse un ruisseau, dont les miroirs brillants,
Dans cette ombre piqués comme d'un feu de forge,
Brasillaient au milieu des roseaux sommeillants.

Les lilas (ou le mois de mai)

À mademoiselle Alexandrine Pouliot

Ô ville bégueule et bourrue,
Ce soir, je ne te trouve pas
Laide, avec tes jardins sur rue...
C'est le temps des lilas.

Ce soir, l'on dirait qu'une fée,
Toute jeune, change en éclats
De rire ta plainte étouffée...
C'est le temps des lilas.

L'air est doux ; point de vitres closes !
Les blancs vieillards mêmes sont las
De rêver seuls. Partout l'on cause...
C'est le temps des lilas.

De musique le vent palpite.
Qui donc, qui donc chante là-bas
Faust, ton mensonge à Marguerite ?
C'est le temps des lilas.

« Ô printemps gai dompteur de l'âme ! »
Qui n'a fait, depuis Ménélas
Sur ce thème un épithalame ?
C'est le temps des lilas.

Ma voisine est à sa fenêtre.
Qu'entends-je ? elle soupire : hélas !
Quelque folle peine peut-être.
C'est le temps des lilas.

Sous sa noire tresse elle est belle,
Enfant aux contours délicats.

Elle soupirait ; aime-t-elle ?
        C’est le temps des lilas.

Je la vois, la tête baissée,
Avec son éventail au bras
Comme une grande aile blessée.
        C’est le temps des lilas.

Toi qui ris à travers la branche.
Ô Lune, fuis, ne trahis pas
Les premiers pleurs d’une âme blanche…
        C’est le temps des lilas.

À Louis Fréchette

Louis, laisse, sans qu’on leur fasse
        De préface,
Tes poèmes prendre leur vol ;
Et qu’aujourd’hui l’aile refuse
        Cette excuse
Au pied bot, ce captif du sol.

Où voit-on que l’oiseau des nues
        Aux tortues
Explique les souffles du ciel ?
Où vois-tu que l’abeille dise
        Au cytise
Comment elle dore son miel ?…

Gloire à l’aigle ! Aux cimes fidèle,
        Sa grande aile
Dans son essor frôle l’éclair.
Gloire aux abeilles de l’Hymette !
        Au poète,

Dont vibre l'hymne ardent et clair !...

Si des sots critiques la foule
    Qui s'écoule
Au petit bruit dans les journaux,
Soudain, à ta première strophe,
    T'apostrophe,
Laisse crier nos étourneaux...

Et tout à ton divin délire,
    Prends ta lyre :
Des chants ! des chants ! des chants encor !
Leur raison d'être est ton génie ;
    L'Harmonie
Est fille de la lyre d'or !

France

    Terre d'abondance,
Aux grands blés lourds, aux vignes d'or,
À l'olivier plus blond encor,
    France !

    Terre de plaisance,
Où se chantent, les nuits d'été,
Tant d'airs d'amour et de gaîté,
    France !

    Terre de vaillance,
Toi, dont les preux, dès Roncevaux,
Furent si longtemps sans rivaux,
    France !

    Terre de science,

La plus féconde en bons labeurs,
Ô sainte terre des Pasteurs,
France !

Terre d'espérance,
Quand verras-tu fuir sur le Rhin,
Les aigles d'ombre au bec d'airain,
France !

* * *

Ajouts à l'édition de 1906.
Les deux poèmes qui suivent ont paru dans le premier tome du Foyer canadien, *en 1863.*

Assis sur l'herbe

> *L'enfant paraît ....*
> *........................ la grave causerie*
> *S'arrête en souriant.*
> VICTOR HUGO

Votre mère songeait ; nous causions auprès d'elle
De l'été, du ciel pur, du couchant orangé,
Et, loin de vos regards, la nuit jalouse et belle
Repoussait doucement le soleil affligé ;

Quand Lise, blonde tête, enfant dont l'air étonne,
À mi-voix murmura : « Je voudrais bien mourir ! »
Sa mère, qu'un beau rêve à l'instant abandonne,
L'interroge d'un œil où les pleurs vont courir.

« Je voudrais bien mourir !... On a deux blanches ailes
« Comme Elle, ma colombe, et grandes comme soi ;
« On vole tout partout ; avec les hirondelles
« Au bord du lac on joue, et j'aime à jouer, moi !

« Puis on monte bien haut, bien haut… jusqu'aux étoiles,
« Où l'on voit Dieu, Marie et Jésus triomphants.
« Sur des harpes on chante ; on a des fleurs, des voiles…
« Dis, le ciel n'est-il pas plein de petits enfants ?… »

Votre mère écoutait toutes ces folles choses.
« Assez, ma Lise, assez ! » disait-elle souvent ;
Et les ris voltigeaient sur nos lèvres écloses.
Ce soir-là s'est enfui plus vite que le vent.

À une jeune fille

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées ;
La nuit est déjà proche à qui passe midi…
Malherbe

Amie, allez ce soir au bal en robe blanche.
À vos cheveux unis nouez une pervenche
    Éclatante d'azur.

Allez jouir ; cueillez cette heure diaphane.
On n'est pas toujours jeune, et la gaîté se fane
    Même sur un front pur.

Voyez : sur le vallon octobre étend sa brume ;
L'herbe est noire déjà ; le lac, bordé d'écume ;
    Le jardin, sans bouvreuils.

Plus de genêts en fleurs mêlés parmi les aunes !
La nuit, des vents amers sèment de feuilles jaunes
    Le givre sur les seuils.

Comme l'année, hélas, la vie a son automne.
Alors, tout sous le ciel nous semble monotone ;
    La joie aussi fait mal…

Qu'ai-je dit ? Oubliez ce propos si morose.
Dieux ! vous êtes encore au printemps ! l'heure est rose.

Allez ce soir au bal !

Poésies,
recueil d'Alfred Garneau (1836-1904),
a été publié par la Librairie Beauchemin,
à Montréal, en 1906.

ISBN : 978-2-89668-875-3
© Vertiges éditeur, 2019
– 0876 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org